

## **Violences à l'encontre de la communauté italienne au soir du 24 juin 1894**

### **1M174 Archives Départementales du Rhône**

#### **Extraits de Lyon- Républicain, 25 juin 1894**

[...]

S'il était un chef d'Etat qui devait échapper à un sort pareil, c'était assurément le très respectable Carnot qui, par l'intégrité de sa vie, l'élévation rare de ses sentiments civiques et patriotiques, son dévouement admirablement désintéressé au bien public avait mérité mieux que personne l'insigne honneur de devenir le gardien suprême de la loi républicaine.

Il serait absolument impossible de s'expliquer un attentat aussi monstrueux s'il n'existait malheureusement un parti abominable qui ne prêche que l'assassinat et la destruction sous toutes ses formes, sous le prétexte de régénérer la société. C'est une bête fauve de ce parti qui a commis l'attentat et il reste à rechercher à quel mobile particulier ont pu obéir les bandits qui lui ont mis un poignard dans la main.

La première nouvelle du crime a provoqué une indescriptible émotion dans la population lyonnaise. C'était d'abord une véritable stupeur. On ne pouvait croire que dans cette noble et généreuse ville de Lyon, qui n'avait cessé de faire un accueil des plus chaleureux et aussi des plus enthousiastes au chef de l'Etat partout où il s'était montré, il eût pu se trouver un misérable capable d'un pareil forfait.

Mais l'indignation a succédé bien vite à la stupeur, et il n'y avait partout qu'un cri de colère contre les scélérats dont les excitations criminelles ont préparé et rendu possible cet abominable attentat contre l' élu de la nation, contre le représentant consacré de la Patrie elle-même.

#### **L'émotion en ville**

La nouvelle de cet horrible forfait a produit dans toute la ville une émotion immense. Elle a circulé de bouche en bouche, et s'est répandue dans les cafés avec la rapidité de l'éclair.

A partir de dix heures du soir, nos bureaux étaient envahis par une foule de gens demandant des détails sur cette épouvantable aventure. Pendant toute la nuit, notre téléphone n'a cessé de fonctionner pour répondre aux demandes sans nombre qui nous arrivaient de tous les points de la ville.

#### **L'ATTENTAT CONTRE M. CARNOT**

##### **Devant le consulat italien**

Une foule énorme manifeste devant le consulat italien, rue de la Barre, sifflant, poussant des cris : A bas l'Italie ! Vive Carnot ! chantant la Marseillaise. Des agents, sous les ordres de

MM. Meyer, Ramondenc, Pernelle, maintiennent les manifestants. Le drapeau du consulat est retiré de la fenêtre.

### **Au Café Casati**

Une bande de manifestants s'est portée devant le café Casati, rue de la République, dont le propriétaire est Italien, en criant : A bas les Italiens ! Les vitres, les glaces, tout a été brisé. Quand la police est arrivée, la foule s'est dispersée. Quelques arrestations ont été opérées.

[...]

On n'a pas idée de la violence extraordinaire, du complet affolement où étaient toutes les bandes qui se sont livrées à ces excès. La police est arrivée trop tard et était d'ailleurs impuissante à les empêcher.

### **Le sac du café Isaac Casati**

A 10 heures du soir, au moment où la nouvelle de l'attentat se répandait en ville et où les terrasses des cafés étaient bondées de monde, un consommateur de la terrasse de Casati apprenant que l'assassin était un Italien, se mit à crier, en se levant brusquement :

- A bas l'Italie !

Un garçon, qui se trouvait à côté, prit alors un bock à pleine main et à toute volée le lança sur le consommateur. La foule des clients de café se leva comme un seul homme et les cris partirent de tous les côtés :

- A bas les Italiens ! Vive la France ! Vive Carnot !

Des verres, des bouteilles volèrent tout à coup en l'air et alors en un clin d'œil se produisit une scène indescriptible. Les consommateurs du dehors auxquels s'était jointe la foule attirée par le bruit lancèrent contre les vitres de la devanture les tables, les chaises de fer, les tabourets.

Les glaces s'effondrèrent en mille éclats. Les devantures arrachées retombèrent sur le sol avec fracas. Les portes furent enfoncées. L'ouragan humain se déchainait dans son entière violence. Toutes les vieilles rancunes, décuplées par le forfait d'un misérable de nationalité italienne, se donnaient libre cours.

### **A une heure du matin**

Le désarroi le plus complet règne à la Préfecture. Tous les fonctionnaires à qui nous demandons des nouvelles, ne nous répondent que de façon évasive ; personne ne sait rien ou ne veut rien savoir.

De temps à autre, des escouades de gardiens de la paix et des pelotons de gendarmes partent pour les différents points de la ville menacés, au consulat d'Italie, aux cafés Casati, Maderni, etc.

## NOUVEAUX DETAILS

Pendant toute la soirée et une partie de la nuit, une foule énorme, dont la colère allait croissant et touchait au délire, n'a cessé d'encombrer les rues et les places ; la surexcitation était telle qu'il suffisait du moindre propos mal interprété pour attirer des mauvais coups à son auteur.

[...]

Des bandes furieuses se sont portées sur les différents établissements italiens ou réputés comme tels.

Au consulat d'Italie, M. Basso n'a été préservé que par miracle ; on montait déjà dans ses appartements, au premier étage, quand les forces de police arrivèrent et réussirent à dégager la maison.

Le restaurant Philippe Casati, place Bellecour, a été pour ainsi dire, mis à feu et à sang. La foule en délire s'est précipitée sur le café, a démolé en un instant les glaces, les devantures, emporté les chaises, brisé les verres : les lustres, les vitres, tout le matériel du café a été mis à sac. Les garçons ont été fort maltraités.

On entasse les chaises de paille devant l'établissement et on y met le feu [...] les devantures arrachées retombèrent sur le sol avec fracas. Les portes furent enfoncées. L'ouragan humain se déchainait dans son entière violence.

Les cris : A bas l'Italie ! à l'eau les Italiens ! à mort les assassins ! retentissaient à chaque instant.

Le personnel du café, garçons et gérants avaient pris la fuite devant ce déchaînement de la colère populaire. Tout à coup un remous effroyable se produisit dans la foule. Une clameur retentit :

- On charge.

Les agents arrivaient en effet au pas de course. Ce n'est pas sans peine qu'ils parvinrent à déblayer le terrain tout jonché de bris de verre, de chaises cassées et à faire évacuer le café par la foule qui l'occupait. Grâce à des renforts arrivés de tous les côtés ils arrivèrent cependant au bout de leur tâche.

A minuit, le calme semblait s'être rétabli, et la foule pacifiée recommençait de circuler lorsque que parvint la nouvelle aux agents que des désordres se reproduisent ailleurs avec l'ordre de se rendre place Bellecour.

Il y avait un quart d'heure à peine que la police avait quitté la place, lorsqu'une bande envahit pour la seconde fois le café en renouvelant les cris de : « Vive la France ! A bas l'Italie ! ». Les mêmes désordres recommencèrent. Cette fois, tout y passa. Ce fut le sac du café à fond. Lustres, candélabres, tables, glaces, placards, portes, rien ne resta intact.

Enfin, à une heure, nouvelle apparition de la force armée. Il fallut dix minutes pour se rendre maître du café et en faire sortir les manifestants.